



HAL
open science

Les États spirituels de Muḥammad le Champion (Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad) de Mīr ʿAlī Shīr Nawāʿī

Marc Toutant

► **To cite this version:**

Marc Toutant. Les États spirituels de Muḥammad le Champion (Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad) de Mīr ʿAlī Shīr Nawāʿī. *Journal of Sufi Studies*, 2021, 10 (1-2), pp.29-52. hal-03494636

HAL Id: hal-03494636

<https://hal.science/hal-03494636v1>

Submitted on 19 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les États spirituels de Muḥammad le Champion

(Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad)

de Mīr ‘Alī Shīr Nawā’ī

Marc Toutant

CNRS, Paris

Résumé

Dans le *Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad* (Les États spirituels de Muḥammad Le Champion, 899/1493), le grand polygraphe timouride Mīr ‘Alī Shīr Nawā’ī (844–906/1441–1501) retrace la carrière d’un champion de lutte qui fut aussi un célèbre mystique. Nawā’ī avait rencontré le Champion lorsqu’il avait lui-même dû trouver refuge à Machhad au début des années 860/fin des années 1450 et les deux hommes restèrent ainsi de proches compagnons jusqu’à la mort de Pahlawān Muḥammad en 899/1493 à Ni‘matābād (une bourgade située dans les environs de Hérat). Bien qu’issu d’une famille d’éminents lutteurs, Pahlawān Muḥammad brillait aussi par ses talents de musicien, de poète, de médecin et d’astrologue. Le récit de Nawā’ī plonge alors son lecteur dans un univers qui se situe au croisement de ces diverses pratiques, depuis les soirées littéraires (*majlis*) qui réunissaient la haute société de la capitale timouride jusqu’aux activités charitables de l’hostellerie soufie (*takiya*) du Champion. Inscrit dans le genre hagiographique par son titre, le texte se distingue cependant des *ḥālāt* et *manāqib* traditionnels de plusieurs façons. La vie de l’athlète soufi est d’abord envisagée du point de vue des relations que ce dernier entretenait avec l’auteur. Nawā’ī est ainsi un acteur de premier plan dans cette biographie héroïque et le rôle qu’il tient l’incite à jouer avec les codes de l’hagiographie. N’hésitant pas à se mettre en scène dans un dialogue savoureux, il tourne en dérision sa propre crédulité face à ce qu’il est tenté d’interpréter au départ comme l’expression d’un pouvoir surnaturel du Champion et qui n’est en définitive que l’ultime témoignage de son tempérament et de ses mérites exceptionnels, autant de qualités qui constituent pour le poète naqshbandī la vraie nature de l’ethos soufi.

Keywords

Hagiographie, Nawā’ī, Naqshbandiyya, Houroufiyya, Sayyid Nasīmī, Jāmī, lutte, littérature chaghatay, poésie persane, culture timouride.

1. Introduction

Lorsque Mīr ‘Alī Shīr Nawā’ī (844–906/1441–1501) écrit le *Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad* (Les États spirituels de Muḥammad Le Champion) en 899/1493, il est déjà l’auteur d’un grand

nombre de poèmes composés en turc oriental (ou turc chaghatay) qui seront bientôt regroupés dans quatre *dīwān* (*Khazān al-ma‘ānī*), d’un ensemble de cinq longs *masnawī* imitant le fameux quintette de Nizāmī Ganjawī (*Khamsa*), d’un recueil de biographies de poètes (*Majālis al-naḫā‘is*), et de plusieurs autres pièces et traités, dont certains au caractère religieux plus marqué (*Chihil ḥadīth*, *Nazm al-jawāhir*), ou d’autres d’inspiration historique (*Tārīkh-i anbiyā’*, *Tārīkh-i mulūk-i ‘ajam*), qui feront de lui le plus grand littérateur de langue turque (au sens étendu de l’ethnonyme) de l’époque classique. Mais avant d’être un *auctor*, cet artisan du verbe qui augmente et accroît la matière littéraire¹ dans sa langue maternelle (ce qui le place du côté des précurseurs), Nawā’ī est d’abord un parfait connaisseur et un critique passionné de poésie persane qui reste pour lui et ses contemporains la principale source d’inspiration et qui lui fournit le modèle de la plupart de ses compositions. L’œuvre dont la traduction est proposée ci-dessous rend bien compte de la centralité de la littérature dans le paysage intellectuel et les milieux curiaux de la capitale timouride de la seconde moitié du IXe/XVe siècle. L’auteur du *Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad* émaille sa prose de distiques (persans et turcs) qui sont d’abord cités pour faire entendre ces vers qui sont déclamés, commentés et surtout mis en musique lors de banquets et de soirées très prisés de la haute société d’Hérat, et au cours desquels le protagoniste de notre texte, Pahlawān Muḥammad, a l’occasion de montrer ses multiples talents. C’est le monde des *majlis* (que l’on traduira donc par « banquet », « assemblée », « soirée ») que fait ainsi revivre ce bref ouvrage, comme autant d’indices de cette effervescence artistique qui caractérise la dynastie fondée par Tamerlan lors du règne du dernier grand souverain, Sulṭān Ḥusayn Mīrzā Bayqara (r. 873–911/1469–1506).

L’attrait que suscite cette immersion culturelle se double d’un intérêt biographique. On connaît la carrière politique de Nawā’ī à partir de l’accession au pouvoir de Sulṭān Ḥusayn², son frère de lait (par le système du *kökeltāsh*) et compagnon de jeunesse qui n’a eu cesse de vouloir le promouvoir aux plus hautes fonctions lorsqu’il s’empara du pouvoir. On se représente l’ampleur de son mécénat artistique dont le célèbre miniaturiste Bihzād, pour ne retenir qu’un seul exemple, a pu profiter. Bien plus obscurs sont les faits qui précèdent son retour dans sa ville natale, Hérat, et sa nomination au poste de *muhrdār* (« garde des sceaux », « secrétaire privé ») en 873/1469, une prise de fonction que notre texte qualifie lui-même de

¹ C’est là la conception médiévale de « l’auteur », terme dont l’étymon latin *auctor* est dérivé du verbe *augere* qui signifie « augmenter », « accroître » ; cf. Nelly Labère et Bénédicte Sère, *Les 100 mots du Moyen Âge* (Paris, Presses Universitaires de France/Humensis, 2018), 11.

² Il s’agit naturellement de Sulṭān Ḥusayn Mīrzā Bayqara que les sources de l’époque nomment le plus souvent ainsi.

rupture. Il y a bien un « avant » et un « après » dans la vie de ‘Alī Shīr, et c’est cet « avant », beaucoup moins prestigieux, que le *Hālāt-i Pahlawān Muḥammad* contribue à éclairer sous la forme d’un témoignage à la première personne. Conséquence des guerres intestines que se livrent les divers héritiers timourides, la prise de pouvoir de Sultān Abū Sa‘īd Mīrzā (r. 855–873/1451–1469) pousse Nawā’ī, comme il le confesse lui-même mais sans qu’il nous en révèle les raisons ou la date exactes, à trouver refuge dans la ville de Machhad. Le jeune homme semble alors en proie au plus grand dénuement et c’est dans ce contexte qu’il rencontre ce personnage hors du commun auquel il consacre les lignes qui vont suivre.

Au moment de la rédaction du *Hālāt-i Pahlawān Muḥammad*, le polygraphe timouride appartient à l’ordre de la Naqshbandiyya, confrérie à laquelle il a été initié par le grand poète et mystique persan Jāmī (817–898/1414–1492) vers 881/1476. L’œuvre de Nawā’ī est profondément marquée par le soufisme. Cette dimension a longtemps été occultée par la *navoiyshunoslik* (l’équivalent ouzbek de ce que pourrait être notre « nawā’īlogie ») soviétique et le *Hālāt* fait partie de ces textes qui rappellent que la mystique demeure l’une des préoccupations principales d’un homme qui s’est toujours plaint de ce que ses fonctions officielles accaparaient la majeure partie de son temps. Le titre est en ce sens explicite puisqu’il rattache l’ouvrage au genre hagiographique : Pahlawān Muḥammad fait partie de ces êtres qui ont eu le privilège, sous l’effet de la faveur divine, de connaître des « états spirituels » (*hālāt*), ce « quelque chose qui descend de Dieu dans le cœur humain, sans que celui-ci soit en état de le repousser quand il vient, ou de le retenir quand il s’en va, par son propre effort » pour reprendre la définition que livre Hujwīrī (m. 465/1072) dans son *Kashf al-majhūb*³. On lira dans le *Hālāt* :

Qu’Il soit Glorifié ! Cent mille louanges et éloges, et des panégyriques sans nombre et sans équivalent pour ce Puissant Pouvoir Créateur (*ol qādir ṣun ‘ī*) qui a conçu à partir d’une poignée de terre un serviteur [Pahlawān Muḥammad] à qui il a pu donner tant d’aptitudes et d’agréments, et une conduite si louable et des mœurs si admirables ; et du point de vue de la réalité extérieure, tant de mérites et de perfections, et du point de vue spirituel, tant d’extases et d’états (*wajd-u ḥāl*), qu’il fait de l’humanité sa proie en raison de la délicatesse de sa nature, et de tous les gens ses captifs sans chaîne, prisonniers des seules liens de leur volonté.

³ Cité par Annemarie Schimmel, *Le Soufisme ou les dimensions mystiques de l’Islam* (Paris, Les éditions du Cerf, 1996), 132.

Aussi la vie de Pahlawān Muḥammad a-t-elle valeur d'*exemplum*. Il est nécessaire de la faire connaître afin que les lecteurs s'inspirent de ces vertus et de cette conduite qui donnent chair à l'ethos soufi.

Mais qui est au juste ce Pahlawān Muḥammad ? Comme son nom l'indique, il s'agit d'un lutteur, qu'il ne faut pas confondre avec un autre lutteur et mystique du VIIe/XIIIe siècle, qui porte le même nom mais que l'on connaît aussi sous le sobriquet de Puryā-yi Walī⁴. Le vocabulaire et l'ethos des *zūr-khāna*, ces « maisons de force » où se pratiquaient la lutte, sont proches de ceux de la *futuwwa* et du soufisme ; et il est donc possible qu'aux alentours du VIIIe–IXe/XIVe–XVe siècles les lutteurs formaient des guildes et adoptaient des rituels issus de « la chevalerie spirituelle » et des confréries mystiques⁵. C'est ce qui explique que le Pahlawān Muḥammad que rencontra le poète timouride compte au nombre des athlètes qui étaient en même temps de grands soufis. Cette force mystique, Nawā'ī la saisit d'abord dans la poésie du lutteur :

Ceux qui connaissaient la souffrance mystique et les états spirituels (*dard-u ḥāl ahlī*) révélèrent, en se fondant sur ces distiques [il s'agit des vers composés par Pahlawān Muḥammad], combien la saveur (*chashn*) de la souffrance mystique (*dard*) et des états spirituels (*ḥāl*) était inscrite dans la nature même du Champion.

La discussion qui s'engage entre Nawā'ī et Pahlawān Muḥammad à propos du poète houroufi Sayyid Nasīmī (m. 807/1404–5)⁶ et de son rapport à l'amour métaphorique (*'ishq-i majāzī*) comme voie d'accès à l'amour véritable (*'ishq-i ḥaqiqī*) montre d'ailleurs à quel point spiritualité et poésie sont liées chez les deux hommes⁷. Mais Pahlawān ne pratique pas qu'un « soufisme de salon ». Point d'orgue de ses œuvres charitables, il dirige une hostellerie soufie (*takiya*) dans un petit village situé à côté de Hérat qui peut accueillir et nourrir pauvres et nécessiteux parfois pendant plusieurs semaines.

⁴ Sur ce personnage cf. Angelo Michele Piemontese, « La leggenda del santo-lottatore Pahlavān Maḥmud X^vārezmi "Puryā-ye Vali" (m. 722/1322) », *Annali dell' Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 15 (1965), 167–213 ; Devin DeWeese, « Mapping Khwārazmian Connections in the History of Sufi Traditions », *Eurasian Studies*, 14 (2016), 37–97.

⁵ Houchang E. Chehabi, « Zur-kāna » in *Encyclopaedia Iranica*, <https://www.iranicaonline.org/>.

⁶ Sur l'influence de la Houroufiyya et plus particulièrement de la poésie de Sayyid Nasīmī sur les poètes timourides d'expression turque au IXe/XVe siècle, voir l'étude d'Ergash R. Rustamov, « Uzbekskie poëty XV veka i khurufism », *Narody Azii i Afriki*, IV (1963), 130–36.

⁷ Sur cette discussion cf. le commentaire d'Hamid Ismailov, « The Visible and the Invisible in Nawā'ī's Works », in *Mīr 'Alīšīr Nawā'ī. Akten des Symposiums aus Anlaß des 560. Geburtstages und des 500. Jahres des Todes von Mīr 'Alīšīr Nawā'ī am 23. April 2001*, ed. Barbara Kellner-Heinkele et Sigrid Kleinmichel (Würzburg, Ergon Verlag, 2003), 77–84.

Personnage dont la générosité suscite l'admiration, soufi accompli, lutteur qui ne connaît pas d'adversaire à sa mesure, poète qui rivalise avec les plus grandes figures littéraires de son temps, Pahlawān Muḥammad, nous explique Nawā'ī, est aussi un formidable musicien, un astrologue, un médecin, et bien entendu un homme très pieux, dont l'érudition en matière de religion est telle que c'est vers lui que se tournent oulémas et récitateurs du Coran lorsqu'ils ignorent un point de doctrine ou la façon de psalmodier un verset. Le terme *pahlawān*, qui a le sens spécifique d'« athlète » dans le contexte de la pratique de la lutte, est aussi susceptible d'être traduit par des termes plus généraux tels que « héros » ou « champion ». Aussi ai-je pris le parti de retenir ce dernier sens, au vu de la liste des qualités et des mérites exceptionnels du personnage, pour rendre dans la langue du lecteur une partie du nom de notre protagoniste. C'est bien le récit des exploits de « Muḥammad le Champion » qu'il nous est donné de lire ici, et il est d'ailleurs souvent simplement désigné comme « le Champion » (*pahlawān*).

Sans nul doute le Champion est un personnage hors du commun. Pour autant Nawā'ī prend toujours garde à ne pas conférer à son héros une dimension surnaturelle. Il éprouve même un certain plaisir à jouer avec les codes propres au genre hagiographique : lorsque le lecteur croit apercevoir la manifestation d'un miracle, l'expression d'une action propre à un saint, l'intrusion du merveilleux dans le cours naturel des choses, l'auteur se fait fort de le détromper non sans ménager un léger suspens qui fait tout le sel de la narration. C'est le sens de la petite anecdote qui forme comme le cœur et le noyau du récit, et qui met au prise la naïveté du jeune homme qu'est alors Nawā'ī avec la subtilité et la finesse du lutteur. Biographie héroïque dont la narration s'articule autour de la relation que le héros entretient avec l'auteur, hagiographie dépourvue de tout merveilleux, le *Ḥālāt-i Pahlawān Muḥammad* se distingue donc à bien des égards des *ḥālāt* et des *manāqib* traditionnels. L'ouvrage s'inscrit en vérité dans la continuité du *Ḥālāt-i Sayyid Ḥasan Ardashīr* (893–894/1488–1489) et du *Khamsat al-mutaḥayirrīn* (898/1492) que Nawā'ī avait rédigés pour deux autres compagnons disparus. Il n'en faut alors pas plus à certains spécialistes du poète pour voir dans ces trois écrits l'expression d'un nouveau genre littéraire qui bouscule les conventions du style hagiographique⁸. Nawā'ī avait rédigé le *Khamsat al-mutaḥayirrīn* pour rendre hommage à son maître Jāmī l'année de sa disparition, tout comme il l'a fait pour le Champion. On aura une idée de l'importance que revêtait pour l'auteur celui qu'il n'a cessé d'appeler « mon maître » (*makhdūmī*) en lisant la fin de notre texte, lorsque réapparaît subitement la figure de Jāmī,

⁸ Farruxbek Olim, « Alisher Navoiyning manōqib-holotlari », in *Alisher Navoiy va XXI asr. Mavzudagi xalqaro ilmiy-nazariy anjuman materiallari*, ed. Shuhrat Sirojiddinov (Tachkent, Mashhur Press, 2020), 113–16.

avec la bénédiction duquel, est-on amené à penser, Nawā'ī achève son portrait. Mais plutôt que de voir dans la description du deuil causé par la mort du Champion une occasion pour évoquer le souvenir « du maître », il semble qu'il faille davantage lire ces dernières phrases et ces ultimes vers comme le geste d'un homme qui au soir de sa vie tient à réunir ceux qui ont été pour lui des guides spirituels et des amis chers sur la voie d'un même cheminement, auquel il aspire à être bientôt convié.

Le texte a été traduit du turc oriental (ci-après dénommé simplement turc). Toutefois, la langue des poèmes cités est le plus souvent le persan. Je préciserai donc en note si les vers ont été composés en persan ou en turc.

J'ai fondé ma traduction sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France (BNF) sous la côte *Supplément turc 316–317*. Il s'agit d'une copie de l'intégralité des œuvres du poète (*Kulliyāt*) réalisée à Hérat en 933/1526–7 par 'Alī Hijrānī selon la notice établie par Edgar Blochet⁹. Le *Hālāt-i Pahlawān Muḥammad* se trouve dans le Suppl. 317 entre les folios 382v et 386r. Je n'ai pas négligé de consulter l'édition ouzbèke de Porso Shamsiev¹⁰, ni l'édition turque de Kemal Eraslan¹¹, qui ont été réalisées toutes deux à partir d'autres manuscrits. Seront indiqués en note les rares passages où j'adopterai une leçon différente de celle proposée par le manuscrit de la BNF.

2. Traduction

*Ô roue céleste, quelles époques tu as enchaînées dans ta rotation !
Au cours de ta rotation tu as enivré les Partisans de l'Amour (ahl-i maḥabbat).
Chaque personne dans le monde que tu as élevée,
En la livrant à la mort, à la fin, tu l'as rabaissée !¹²*

Retiré dans l'annihilation de la voie et isolé dans la voie de l'annihilation (*fanā ṭarīqi*), champion du monde parmi tous les champions qui habitent ce monde et champion du monde dans le monde de cette bravoure qui fait les champions, il est sans égal et sans pareil aussi

⁹ Edgard Blochet, *Catalogue des manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale de Paris* (Paris, Éditions de la Gazette des Beaux-Arts, 1926), 308–11.

¹⁰ Alisher Navoiy, *Mukammal asarlar to'plami. O'n beshinchi tom*, ed. Porso Shamsiev (Tachkent, FAN, 1999), 105–20.

¹¹ Kemal Eraslan, « Alī Şîr Nevâyi'nin "Hâlât-ı Pehlevan Muhammed" risâlesi », *Türkiyat Mecmuası*, 19 (1977), 99–164.

¹² Ces vers sont traduits du turc.

bien du point de vue de l'apparence que de l'essence. Je veux parler du Champion (*Pahlawān*), le Soleil de la Foi et de la Religion (*Shams al-Milla wa-l-Dīn*), Muḥammad le Lutteur (*Kushtīgīr*), que Dieu illumine sa tombe !¹³

De sa vie et de son départ pour l'autre monde, voici ce que l'on peut dire. Le Champion est issu d'un lignage ennobli par la présence de sayyids. Mais surtout, comme son oncle maternel, le champion (*pahlawān*) Bū Sa'īd, était l'athlète et le lutteur le plus reconnu de l'époque, le Champion était déjà extrêmement doué pour la lutte alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Son oncle lui avait enseigné cette pratique. Il lui avait enjoint de s'y exercer, et il s'était consacré à l'y éduquer. Et jour après jour il révéla ses extraordinaires aptitudes et son incroyable talent pour cette discipline, de sorte qu'il ne tarda pas à vaincre tous ses camarades et à leur imposer son triomphe et sa supériorité. Lorsque le temps toujours obstiné à s'écouler et le jour et la nuit aux états si changeants forcèrent le champion Bū Sa'īd à remettre le dépôt de sa vie à cet ultime créancier qu'est la mort, le Champion s'assit légitimement à la place d'honneur réservée aux champions, et c'est avec enthousiasme que cette communauté le reconnut de bon gré comme le chef de son cercle. Parce que même s'il était unique à l'époque pour ce qui est de la force et de la maîtrise technique, il possédait cependant un tel savoir de la lutte et une si extraordinaire prise de main que personne dans cette communauté ne se rappelle, ni ne rapporte, qu'il y ait eu quelqu'un comme lui ces quatre ou cinq cents, voire mille, dernières années.

Bien que ce fût cette discipline qui fit de lui le lutteur que l'on connaît et que c'est avec ce titre qu'il acquit sa renommée, et quoiqu'il fût encore jeune lorsqu'il développa un tel talent et une telle maîtrise dans la technique qui consiste à jeter son adversaire au tapis alors qu'il n'était alors qu'apprenti, et bien que c'est à cet art qu'il consacra ses efforts, toutefois comme son talent était loin de se limiter à cela, et que son tempérament s'accordait avec toutes les formes artistiques auxquelles il s'adonnait avec profit, ses vertus et ses mérites s'accumulèrent de sorte que ses contemporains le reconnurent comme le champion incontesté dans toutes les formes d'art. Il se distinguait ainsi dans la science de la musique et la connaissance de ses modes parce qu'il savait chanter et moduler sa voix. Il maîtrisait les principes fondamentaux et alternait d'une façon très plaisante mouvements et pauses. Il avait fait montre de beaucoup de persévérance dans cet art subtil et ses efforts avaient été payés de retour, si bien que les mots manquent pour décrire le talent qu'il s'y était acquis. Il composait aussi d'émouvantes chansons de type *naqsh* et *'amal*, et d'autres de type *qawl* et *ghazal* non

¹³ Le nom complet du Champion est donc *Pahlawān Shams al-Milla wa-l-Dīn Muḥammad-i Kushtīgīr*.

moins touchantes ; et il les interprétait si bien qu'ils mettaient systématiquement de bonne humeur tous ceux qui les écoutaient, du plus humble au plus aisé, lesquels n'avaient alors pas d'autre envie que de les apprendre sur le champ.

À cette époque les personnes versées dans cet art composaient des pièces pour rivaliser avec les compositions de gens comme Maître Muḥammad du Khorezm, Mawlānā Nu'mān, Mawlānā Šāhib de Balkh, Cheikh Šafā de Samarcande et Khāja Yūsuf d'Andijan. Ces pièces consistaient en des chansons de type *naqsh*, *ṣawt*, *'amal*, *qawl*, *ghazal* et *chār-zarb*. Comme il avait une voix et un phrasé bien meilleurs que la plupart des autres, il se trouva que ses morceaux obtinrent une gloire plus grande. L'une de ses plus fameuses chansons dans le registre du *'amal* a été composée dans le mode *chahār-gāh*. Elle a été conçue à partir d'un poème de Mawlānā Ṭūṭī¹⁴, que Dieu lui accorde sa miséricorde, dont les premiers vers sont :

*Ô échanton, il est parti ivre ! Dans quel état sera-t-il demain ?
Égayons-nous aujourd'hui ! Qui sait ce que sera demain ?*¹⁵

Il dédia ce morceau à Mīr Buzurg de Termez¹⁶, car c'était une pièce extrêmement agréable et délicate. Preuve en est que dans le royaume du Khorasan, mais même à Samarcande et en Irak, il n'est pas de chanteur qui ignore cette pièce. Elle est restée dans la mémoire d'un nombre incalculable de gens qui ne chantent même pas. Il y a aussi son *'amal* en mode *si-gāh* qu'il a composé à partir du poème de Mawlānā Khusrawī¹⁷ qui commence ainsi :

*Ô, par l'éclat de ton visage, tu es pareil à une bougie qui illumine le foyer !
Ô, il est prisonnier de chaque torsion de ta boucle, le cœur fou d'amour !*¹⁸

Il dédia ce morceau à Sulṭān Babur¹⁹ parce que c'est une pièce très touchante et très agréable à écouter. Il y a aussi son *'amal* en mode *panj-gāh*, tiré du poème de Mawlānā Kātībī²⁰ dont les premiers vers sont :

*Lorsque surgit ta perfidie, meurtrière pour les Partisans du Beau (ahl-i dīd),
Un seul de tes regards donne un but à cent martyrs.*²¹

¹⁴ Mawlānā Ṭūṭī est un poète mort en 816/1461–2.

¹⁵ Ces vers sont traduits du persan.

¹⁶ Mīr Buzurg de Termez était une figure importante liée à la famille du souverain Sulṭān Abū Sa'īd (r. 855–873/1451–1469).

¹⁷ Poète que Nawā'ī mentionne dans le deuxième *majlis* de son *Majālis al-naḡā'is* et qui est donc mort avant l'année 896/1491, à Hérat.

¹⁸ Ces vers sont traduits du persan.

¹⁹ Il s'agit d'Abū'l Qasīm Babur (m. 861/1457), un arrière-petit-fils de Tamerlan, qui a régné sur le Khorasan à partir de 853/1449.

²⁰ Poète célèbre mort en 838/1435 à Astarabad.

C'est surtout le dernier couplet qui lui a donné envie de composer ce morceau :

*Ne gémis pas, Kātibī, à cause du chagrin qui s'installe le soir !
Le matin de la félicité se lève avec le règne prospère de Sulṭān Abū Sa'īd.²²*

Il a dédié ce morceau à Sulṭān Abū Sa'īd Mīrzā²³. C'est une pièce absolument charmante et c'est grâce à elle qu'il fut honoré d'entrer au service du sultan qui est le seigneur de la conjonction astrale²⁴. Aussi quitta-t-il Machhad pour le rejoindre. Sa maîtrise du mode *ghazāl*²⁵ lui avait permis de faire de son propre poème un 'amal qu'il dédia à Sa Majesté :

*Nous avons tourné ce coquet visage vers la poussière de ton seuil,
Et nous avons ramené le visage du cœur dans la Kaaba de la fortune.²⁶*

Il transposa dans le mode *bāz-gūy* deux autres distiques de sa composition ; et si l'on veut être juste, force est de reconnaître que peu de vers ont été déclamés qui, comme ces deux distiques, commémorent jusqu'à la cinquième génération celui qui est la cible de toute louange :

*Sulṭān Ḥusayn le roi victorieux tel
Qu'il n'y eut jamais de perle comme lui dans la coquille du temps !
Lui qui par son lignage fut prince et souverain
Fils de Maṣṣūr Bayqara issu de la maison de 'Umar Cheikh fils de Timur²⁷*

Dans cet 'amal il avait inclus de nombreux modes, y compris des modes secondaires, qui se passent d'éloges. Cette composition est ce qu'il y a de plus charmant et elle ne souffre aucune comparaison. On pourrait aussi évoquer les pièces de type *qawl*, *ghazal*, et *chār-żarb*. Il a composé lui-même un nombre incalculable de *ṣawt* et de *naqsh*, qui sont très populaires, et pour lesquelles il faudrait un autre traité si on entreprenait d'en parler.

Dans le domaine de la poésie et de l'énigme (*mu'ammā*)²⁸, aussi bien d'un point de vue théorique que pratique, le Champion faisait figure d'expert ; et son habileté était telle que parmi les poètes contemporains il n'y en avait pas un sur cent qui fût aussi érudit et

²¹ Ces vers sont traduits du persan.

²² Ces vers sont traduits du persan.

²³ Sultan timouride qui s'empare du pouvoir à partir de 855/1451 et qui meurt en 873/1469.

²⁴ C'est par ce titre qu'est traditionnellement désigné Sulṭān Ḥusayn Mīrzā Bayqara.

²⁵ Il s'agit ici du mode musical (*ghazāl*) et non de la forme poétique (*ghazal*).

²⁶ Ces vers sont traduits du persan.

²⁷ Timur est le Tamerlan des Européens (m. 807/1405). Ces vers sont traduits du persan.

²⁸ L'énigme (*mu'ammā*) est une forme et une pratique poétiques qui consistent à faire deviner pour celui qui la compose, et à extraire pour celui à qui on la soumet, un mot à partir de certaines lettres contenues dans les vers d'un poème.

expérimenté. Si la plupart des versificateurs composaient toutes sortes de poèmes, ils soumettaient toutes ces compositions à l'appréciation du Champion, et acceptaient toutes les corrections, les modifications et les changements qu'il leur proposait. Ses prédispositions en matière de composition poétique et d'énigme se révèlent dans ce distique d'ouverture :

*Je lui ai dit : dans ce monde qui est celui de l'amour que je te porte, mon œuvre
est entachée de tristesse !*

Il dit, à voix très basse : ce n'est pas de la tristesse, c'est l'œuvre du monde !²⁹

« Le Lutteur » (*Kushtīgīr*) était son nom de plume. Il apparaît dans ce distique d'ouverture qui est particulièrement bien tourné :

*À la seule pensée de la torsion de la boucle de son toupet musqué
S'élève du cœur un soupir que le lutteur arbore sur son front tel un étendard.³⁰*

Il inventait lui-même des énigmes. Parmi tous les compositeurs d'énigmes, nombreux sont ceux qui peinent à faire deviner un nom avec un seul distique ou un seul quatrain³¹. Le Champion n'avait pas eu lui l'intention en façonnant ses distiques à la manière d'un maître de devenir un auteur d'énigmes. Il trouvait des noms avec les seules ressources de ses dispositions naturelles. Et comme cela arrivait très souvent, ses amoureux ont conservé le souvenir de ses prouesses, dont celle qui l'a vu s'attaquer au distique d'ouverture du premier ghazal du *Dīwān* du vénérable Ḥāfīz de Chiraz³². De son premier couplet, que tout le monde connaît, il a extrait le mot *'ilmī*³³ :

*Eh échanton, fais circuler une coupe et présente-la !
Car l'amour parut facile à l'origine, puis surgirent les difficultés.³⁴*

De cet autre distique du vénérable Ḥāfīz, il a extrait le terme *amīn*³⁵ :

*À présent je vois le conseil que me donne l'époque :
Que je chevauche jusqu'à la taverne et que j'y prenne du bon temps !³⁶*

Et de cet autre distique il a extrait le mot *taqī*³⁷ :

²⁹ Ces vers sont traduits du persan.

³⁰ Ces vers sont traduits du persan.

³¹ Voir dans la note n°28 la définition de l'énigme.

³² Le plus célèbre des poètes persans est mort en 762/1389–90.

³³ « Relatif au savoir, à la science ».

³⁴ Ces vers sont traduits du persan.

³⁵ « Honnête, sûr ; dépositaire ».

³⁶ Ces vers sont traduits du persan.

*Si le trésor garni de pièces d'or fait défaut, reste le trésor du contentement.
Celui qui a donné le premier aux rois a fait don du second aux mendiants.*³⁸

Il a aussi de bons quatrains, qu'il déclame tantôt pour certains en toute occasion, ou qu'il envoie tantôt en réponse à ceux qui figurent sur les petits billets que d'autres lui envoient. Il avait envoyé à certains de ses compagnons³⁹ ce quatrain de sa composition :

*Même si la mort, hors de mon pauvre corps, mon âme emporte,
Jamais elle n'emportera hors de ma mémoire l'amour que je te porte !
Je veux devenir poussière et que le vent m'emporte.
Il faut que vers Astarabad⁴⁰ il m'emporte !⁴¹*

Il a aussi déclamé en réponse aux billets de certains de ses loyaux et fidèles compagnons ces quelques vers :

*Toi, n'oublie pas la gazelle que tu as apprivoisée !
N'oublie pas la proie qui a été prise à ton piège !
Et quand bien même tu oublierais tout,
N'oublie pas cet esclave qui t'appartient !⁴²*

Il est aussi l'auteur de délicats fragments (*qiṭ'a*). Il y en a un qui a été écrit dans les circonstances suivantes : sur les rives du Canal Royal (*Jū-yi sultānī*) le Champion avait édifié une hostellerie soufie (*takiya*). La décrire reviendrait à faire la description du soleil pour louer la clarté, ou bien celle du vin pour célébrer l'ivresse. Or il advint que le sultan, le seigneur de la conjonction astrale, lors d'un retour de chasse, s'arrêtât dans cette hostellerie alors que le Champion n'était pas présent. Cette situation jeta beaucoup de trouble dans l'esprit du Champion qui était très affecté. Il avait alors déclamé ce fragment en guise d'excuse :

*Notre hostellerie a été honorée par le ciel sublime !
De sorte que l'ombre de Dieu⁴³ a projeté son ombre sur sa face !
Quand bien même le ciel a déroulé sa soie pour que la foulent les pieds du roi,*

³⁷ « Vertu, dévotion, piété ».

³⁸ Ces vers sont traduits du persan.

³⁹ C'est de toute évidence Nawā'ī lui-même qui fut le destinataire de ce poème. Il en va de même du suivant.

⁴⁰ Nawā'ī fut nommé gouverneur d'Astarabad en 892/1487. Il resta moins de deux ans dans cette ville des bords de la mer Caspienne, ce qui nous donne une indication sur la date de composition du poème si tant est qu'il fût bien destiné à Nawā'ī.

⁴¹ Ces vers sont traduits du persan.

⁴² Ces vers sont traduits du persan.

⁴³ C'est-à-dire le sultan (qui est l'ombre de Dieu sur terre).

Si seulement j'avais été là, c'est ma vie que j'aurais offerte, moi !⁴⁴

Il a aussi un *masnawī* très touchant qui comporte un genre de distiques que l'on ne retrouve pas chez les poètes les plus en vue. Celui que je vais évoquer a été composé dans le contexte suivant : il y avait un athlète qui se nommait Pīrī Kushtīgīr. Le Champion consacra sa vie à tenter en vain de l'éduquer. Et il avait en vue lorsqu'il deviendrait vieux que celui-ci devienne un lutteur de renommée mondiale ; qu'il soit admis comme le favori du sultan, le seigneur de la conjonction astrale, et le familier de son assemblée ; qu'il soit considéré comme le fils et le proche compagnon du Champion et le flambeau de son assemblée. Mais il fit preuve de déloyauté et quitta le Champion. Le Champion était quelqu'un que la renommée et l'honneur faisaient souffrir. Le chagrin brûlait son cœur et consumait son corps, mais il ne pouvait absolument pas révéler cela à quelqu'un et il ne le fit pas. Il n'avait toutefois aucune espèce de secret ou de mystère qu'il voulût dissimuler à votre serviteur et il en allait de même pour moi vis-à-vis de lui. Bref, pour expliquer ce tour que lui avait joué la vieillesse, le Champion composa un *masnawī* au sujet de cette déloyauté, qui se révéla aussi cruelle que la vie, et dont Pīrī se rendit coupable, lorsque son maître commençait à vieillir. Il en lut à votre serviteur quelques distiques, entre cinq et dix, quand l'occasion se présenta. Certains ont été sauvés de l'oubli. Les voici :

*Si mon état était connu de la roue céleste,
Elle pleurerait de ses cent yeux sur ma condition.*

*J'eus un compagnon pareil à la fleur éclose.
Quel dommage que le vent d'automne l'ait balayé !*

*Toute ma vie j'ai cultivé la graine du bien.
Lorsque le moment est venu je n'en ai pas récolté le fruit.*

*Aussi la vie pour moi est-elle devenue amère.
Car la vieillesse (pīrī)⁴⁵ m'a arraché hors de la jeunesse !*

*Aujourd'hui je ne suis plus ce lion enchaîné.
Le chagrin de la vieillesse m'a emporté.*

⁴⁴ Ces vers sont traduits du persan.

⁴⁵ Pīrī, qui est le nom du protégé du Champion qui a trahi ce dernier, est aussi un nom commun qui signifie « vieillesse ». Chaque fois que le terme apparaît dans ce poème, le lecteur pourra donc remplacer le nom commun par le nom propre.

*Aussi le père qui connaît cela élève-t-il l'enfant
Afin que devenu adulte il partage sa peine.*

*Il en retire des fruits dans sa jeunesse
Qui lui sont profitables dans sa vieillesse.*

*Mais moi en fin de compte, la vieillesse m'a tellement brisé
Que ma jeunesse n'en a tiré aucun profit !⁴⁶*

Il a scellé ce *masnawī* avec une prière pour le souverain. Ceux qui connaissaient la souffrance mystique (*dard*) et les états spirituels (*hālāt*) révélaiement, en se fondant sur ces distiques, combien la saveur (*chashn*) de la souffrance mystique (*dard*) et des états spirituels (*hāl*) était inscrite dans la nature même du Champion.

Le Champion était aussi expert dans les arts de la rhétorique (*ṣanā'ī*), de la métrique (*'arūz*) et de la rime (*qāfiya*). Il savait bien la science qui enseigne la lecture du Coran (*qirā'at*) et il le lisait bien en marquant la bonne prononciation. Parfois il posait aux récitateurs du Coran (*hifāz*) des questions relatives aux règles de lecture (*qirā'at*). Ces derniers se trouvaient bien en peine de répondre, et c'étaient eux qui tiraient alors profit des connaissances du Champion. En outre, il connaissait si bien l'astrologie qu'il pouvait composer un horoscope lorsque se produisait une naissance. Il avait aussi beaucoup d'aptitudes pour la science médicale. Il avait appris cet art de Mawlānā Quṭb-i Ādam qui exerçait la charge de médecin à titre officiel dans ce royaume. Le Champion était ami avec les docteurs Mawlānā 'Alā' al-Mulk et Mawlānā 'Abd al-Salām de Chiraz, lequel n'avait pas son pareil. Tous trois n'avaient de cesse de deviser et de s'entretenir à propos de cette science. Ces médecins ne remettaient pas en cause les propos du Champion, et ils établissaient même la description des traitements qu'il préconisait. Que n'importe lequel de ses amis tombe soudainement malade, et c'était lui-même qui formulait le traitement. S'agissant du droit religieux (*fiqh 'ilmi*), il y avait un certain nombre d'obligations, de coutumes, de prescriptions et de recommandations relatives au culte, ainsi que des prières qui restaient conformes à ce même culte, que la plupart des juristes (*fuqahā'*) et des ascètes (*zuhhād*) avaient oubliées, et qu'ils n'avaient même pas sauvegardées. Pour le Champion, elles tenaient lieu d'évocations continues (*zīkr*). Il gardait bien en mémoire le souvenir de quantité de *masnawī*, de *qaṣīda*, de *ghazal* et de toutes sortes de poèmes qui étaient l'œuvre des grands poètes. Il pouvait ainsi interpréter à chaque occasion toutes sortes de poèmes appropriés, en usant d'expressions et de

⁴⁶ Ces vers sont traduits du persan.

paroles charmantes, et qu'ils pouvaient à certaines occasions souligner par des mélodies et des chants pleins d'entrain. Il arrivait que la plupart des participants du banquet connaissent sa prose et apprécient sa poésie. Cela donnait lieu à des moments de grande complicité.

De nombreux cheikhs, hommes de Dieu et derviches avaient la chance de participer à ses banquets. En se plaçant au service du Champion, ils s'élevaient et se distinguaient, et ils en retiraient noblesse et honneur. Beaucoup de gens engagés dans la Voie (*ahl-i tarīq*), issus de toutes les classes sociales, s'appliquaient à servir convenablement les athlètes, ainsi que les personnages de haut rang. Ils priaient pour eux et disaient la Fatiha et le *takbir* ; ils saisissaient les énergies spirituelles (*himmatlar*), orientaient le fond de leur cœur vers eux, et leur remettaient des vêtements.

Dieu, qu'Il soit Glorifié et Exalté, lui avait fait don d'un talent : lorsqu'il s'intéressait à une forme d'activité quelconque, il était capable de faire une telle intrusion dans l'univers de sa pratique qu'il s'attirait les éloges des experts et des artistes qui faisaient autorité dans le domaine. Dieu avait pourvu son être de toutes sortes d'aptitudes ; de sorte que dès qu'il avait commerce avec qui que ce fût, il se rendait agréable à son cœur et faisait de sa nature un objet d'affection pour cette personne. Il est impossible de dresser la liste de ses mérites, tout comme il est impossible de mettre un terme à la louange de ses qualités et de ses vertus. La munificence et la générosité triomphaient dans son tempérament ; et dans sa nature ce sont la compassion et la loyauté qui régnaient au-delà de toute mesure. Son attachement (*niyāzmandliq*) aux grands de ce royaume était loyal, tandis qu'il se montrait compatissant et affectueux envers les serviteurs et les plus indigents. Il savait aussi adapter son comportement aux gens dont la condition se situait entre ces deux extrémités. Avec ces derniers, il faisait preuve de douceur et ses paroles n'exprimaient rien d'autre que de la gentillesse. Sa pratique athlétique procurait plaisir aux pauvres et aux nécessiteux, qui en retour en tiraient des bénéfices.

Les cuisines de son hostellerie ne connaissaient pas le repos et on y travaillait nuit et jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que le Champion fût présent ou parti en voyage. On y préparait toutes sortes de mets, si bien qu'à l'aide de cette nourriture généreusement mise à disposition on pouvait rassasier pauvres et indigents, résidents et voyageurs. Les gens riches et puissants, les hauts dignitaires et les princes, les grands de ce monde et les personnes de noble lignage (*ashrāf*) en profitaient aussi, à telle enseigne que même lorsque le sultan des sultans s'y rendait, ce sont ces mets variés que l'on vient d'évoquer qui lui étaient proposés. Et lorsqu'ils n'étaient pas mangés, les petits du Champion les emportaient au Jardin Royal (*sulṭānī bāgh*). Et s'ils ne les emportaient pas, quelqu'un de là-haut venait les réclamer et les

emportait avec lui. On préparait aussi des boissons, des fruits et du halva pour accompagner les mets qui étaient servis. Alors des pauvres et des nécessiteux, parfois au nombre de cinq ou de dix, mais il pouvait y en avoir cinquante ou soixante, voire cent ou plus, venaient de partout pour pouvoir bénéficier de ces dons de nourriture. Qu'ils viennent faire halte cinq ou dix jours, où même un ou deux mois, ces repas leur étaient servis quotidiennement sans aucune tracasserie, deux, voire trois fois par jour. On donnait de l'orge et de la paille à leurs montures, et on mettait à leur disposition un endroit pour les attacher. Eux-mêmes disposaient d'un logement apprêté pour l'occasion. La plupart de ces gens bénéficiaient même au moment de leur départ de la magnanimité et de la générosité du Champion, puisqu'il pourvoyait aux dépenses de leur voyage et leur offrait des habits de derviche ainsi que des objets qui avaient été bénis (*tabarruklar*).

Tant que tous les gens des confréries (*ahl-i ʔuruq*) ne s'étaient pas déplacés pour écouter le Champion prononcer la Fatiha et le *takbir*, leur tâche dans leurs propres confréries (*öz ʔarīqlari*) n'était pas achevée. Il était cher aux cœurs de tous les sayyids, de tous les cheikhs, de tous les oulémas et de tous les pauvres en Dieu (*fuqarā*). À la cour du souverain, la compagnie du Champion était pour les grands begs, les personnes de haut rang de l'entourage royal (*ichkilär*), les vizirs, les magistrats (*şudür*) et tous les autres gens issus des hautes sphères de l'État, pareille à la fête du Nouvel an (*Nawrüz*) et à toute autre festivité. Les princes ne voulaient pas se séparer de lui un seul instant. Il y avait des jours où certains fils du sultan partaient à cheval, accompagnés d'hommes de confiance, pour se diriger vers l'hostellerie du Champion dans la seule intention de lui tenir compagnie. De son côté, il leur prodiguait des services dignes de leur rang à tous. Il discutait avec eux et leur offrait à manger. Il ordonnait qu'il y ait de la musique et du chant, et s'assurait que l'on danse et que l'on passe le temps agréablement. Il les laissait repartir leurs cœurs pleins de joie et d'allégresse.

Le sultan des sultans éprouvait beaucoup de compassion à l'endroit du Champion et avait développé envers lui une amitié peu commune. Il lui était particulièrement bienveillant et faisait preuve avec lui d'une familiarité étonnante. Il ne désirait aucune compagnie qui exclût celle du Champion. Aussi le Champion était-il présent à tous les banquets et à toutes les soirées, et sa présence était la garantie que l'on y passerait un moment agréable. La poésie, les énigmes et la musique étant les principales sources de joie et de divertissement de ces réunions, comme le Champion se distinguait dans tous ces domaines par sa connaissance et la place qu'il s'y était acquise, ou je dirais plutôt que comme il était tout aussi compétent que les artistes dont c'était le métier, il était au centre de toutes les attentions. Il était le favori des

banquets du sultan des sultans, son compagnon intime, en société comme dans la solitude, et en toute occasion son ami et son confident.

Ce n'est pas exagérer, ni faire preuve d'extravagance que d'affirmer que du mendiant jusqu'au roi, des musulmans jusqu'aux juifs et aux chrétiens, il n'y avait personne qui n'aimait ni ne recherchait la compagnie du Champion. Qu'Il soit Glorifié ! Cent mille louanges et éloges, et des panégyriques sans nombre et sans équivalent pour ce Puissant Pouvoir Créateur (*ol qādir ṣun 'ī*) qui a conçu à partir d'une poignée de terre un serviteur à qui il a pu donner tant d'aptitudes et d'agréments, et une conduite si louable et des mœurs si admirables ; et du point de vue de la réalité extérieure, tant de mérites et de perfections, et du point de vue spirituel, tant d'extases et d'états (*wajd-u ḥāl*), qu'il fait de l'humanité sa proie en raison de la délicatesse de sa nature, et de tous les gens ses captifs sans chaîne, prisonniers des seules liens de leur volonté.

En bref, l'éloquence des orateurs est insuffisante, tout comme la verve des conteurs est impuissante, lorsqu'il s'agit d'évoquer tous les actes dignes de louange du Champion, ou de commenter le charme qui émane de ses mœurs et de sa conduite considérées sous tous leurs aspects. Il était pendant près de quarante ans le compagnon cher et le confident des secrets les mieux gardés de votre serviteur. Il en fut ainsi la plupart du temps, à compter des jours marqués du sceau de l'indigence et de l'infortune, jusqu'à l'époque de ma nomination aux fonctions et à la vie confortable qui en a résulté, si l'on envisage les choses du point de vue de leur réalité extérieure (*ẓāhir yūzidin*)⁴⁷. Nous formions ce duo de personnes qui se hâtaient dans la même rue pour avoir l'honneur de se mettre au service de tous les mystiques (*ahl-i dil*). Quelle langue me permettrait d'évoquer sa bienveillance et la sympathie qu'il suscitait ? Quel écrit, quel calame me permettrait d'en parler ? Il suffit de dire qu'il a pu rester ami avec quelqu'un d'aussi têtue, d'aussi incohérent, d'aussi fou et d'aussi troublé que moi pendant quarante ans, sans qu'il me vienne à l'esprit qu'à cause de lui j'ai un jour éprouvé la moindre contrariété, et de telle sorte que jamais je ne ressente qu'à cause de lui j'ai éprouvé un jour dans mon cœur la moindre affliction. Je dirais au contraire qu'il insufflait tant de vie autour de lui qu'il a fortifié jour après jour le lien de notre affection, et qu'il a consolidé et renforcé les fondements de la voie de l'amitié (*muwaddat qā'ida-yi tarīqi*) sur laquelle nous cheminions. Et le fait est qu'il n'en est pas allé autrement des relations qu'il entretenait avec soixante-douze autres cercles. Que chacun voulût bien considérer la manière dont la nature de ce dernier s'accordait à son propre état (*ḥāl*), et il venait alors à l'esprit qu'on n'avait pas de

⁴⁷ Sur cet aspect, voir mes remarques en introduction.

compagnon et d'ami qui se distingue à ce point et qui corresponde mieux à notre tempérament que lui.

Quelques mots me viennent toutefois à l'esprit concernant la grâce de son esprit et de son intelligence, sans parler de l'acuité de sa prodigieuse mémoire ; et il ne me paraît pas déplacer d'en parler ici. À l'époque de Sultān Abū Sa'īd Mīrzā, lorsque les gens du Khorasan étaient pris dans les rets des filets des gens de Samarcande, les premiers devaient supporter, du fait de leur condition de captifs, les ordres des seconds, et leur obéir, exposés qu'ils étaient à toutes les sortes d'oppression et de tyrannie⁴⁸. Le plus grand dénuement, la plus grande infortune, et les autres vicissitudes du sort et de la destinée, entraînaient alors votre serviteur vers Machhad. Une fois parvenu là-bas, je fus subitement pris d'un mal qui toucha mes articulations, et je m'effondrai dans un coin. Par chance, cela advint les jours où le Champion rendait ses bons offices à Machhad. Il s'enquit de l'état de votre serviteur, puis il prit alors la peine de me visiter chaque jour. Il s'acquitta si bien des devoirs qu'imposent la compassion et l'amitié, et fut si respectueux des contraintes que supposent l'affection et la sympathie, que le mal fut bientôt expulsé de mon corps. Ce fut Mawlānā 'Abd al-Salām de Chiraz, que Dieu lui soit miséricordieux, qui était alors le médecin le plus compétent et le thérapeute le plus avisé de cette époque, qui traita votre humble serviteur. Les médecins ont coutume, une fois la maladie éliminée avec un vomitif réalisé à partir de la complexion du malade, et alors qu'il reste sous la peau d'abjectes humeurs, de prescrire des frictions et des massages afin d'éliminer ces substances au cours de la digestion. C'est ce remède qui fut aussi prescrit à votre humble serviteur. Aussi le Champion, mu par une gentillesse et une compassion qui lui étaient toutes naturelles, venait-il chaque jour me visiter. Comme personne ne savait mieux que lui la façon dont il fallait s'y prendre pour masser et comme lui-même avait des habitudes de médecin, il eut la bonté de s'occuper lui-même de cette prescription.

Un jour, au petit matin, le hasard fit que votre serviteur composa un poème qui commençait ainsi :

Où que je regarde, la lumière de ce soleil tombe sur mes yeux.

*Où que je dirige le regard, cette beauté pareille à la lune m'apparaît.*⁴⁹

⁴⁸ Au cours des luttes de succession qui suivirent la mort de Shāhrukh (m. 850/1447), Sultān Abū Sa'īd s'était d'abord emparé de Samarcande avant d'occuper Hérat trois ans plus tard en 861/1457. Nawā'i était entré vers 860/1456 au service de Sultān Abū'l Qasīm Babur, qui régnait sur le Khorasan et qui était alors le principal adversaire de Sultān Abū Sa'īd. Il est possible que le triomphe final de ce dernier ait placé le poète dans une posture délicate.

⁴⁹ Ces vers sont traduits du turc.

Ce poème faisait sept couplets. J'avais mis dans ma poche une première ébauche, et je ne l'avais pas encore lu ni montré à personne.

Sa bonté l'incitant à respecter la prescription qui avait été faite au malade, le Champion était en train de s'occuper de mon épaule qu'il s'employait à malaxer. Voici alors comment la discussion débuta :

— On dit actuellement que tu composes de beaux poèmes en turc. J'ai entendu cela de la bouche de gens qui versifient en turc et qui sont catégoriques sur ce point. J'ai pour ma part une question et je veux que tu y répondes.

— Si je connais la réponse, fis-je, je vous répondrai. Posez votre question sans détour.

— Ma question est la suivante : parmi les poètes turcophones, qui inscrivent tant de poèmes sur la page de notre époque, lequel compose le mieux ? As-tu une opinion au sujet de ce que cet auteur a fait de mieux ? Trouves-tu cela bon, toi ?

— Ce sont tous de bons poètes, répondis-je. Et j'apprécie ce qu'ils composent.

— Ne fais pas tant de manières, me rétorqua le Champion ! Laisse ici la mortification de ton ego (*kasr-i nafs*) ! Tiens-toi-en aux faits ! Tu dis que tu les apprécies tous, mais tous ne sont pas semblables. De toute évidence, il y a des différences !

Et votre humble serviteur de répondre :

— De nos jours personne ne peut rivaliser avec Mawlānā Luṭfī⁵⁰. Il est le maître de ces poètes et le roi de l'éloquence.

— Pourquoi n'as-tu pas dit Sayyid Nasīmī⁵¹, me demanda-t-il ?

— Son nom ne m'est pas venu à l'esprit, admettais-je. Je suppose que la poésie de Sayyid Nasīmī recèle d'autres nuances. Il ne versifie pas comme le font les poètes qui s'attachent davantage au versant exotérique de la réalité (*ẓāhir ahli shu'arā'sī*). Il chante plutôt la voie de la Réalité essentielle (*ḥaqīqat ṭarīqatī*). Et dans cette question vous visiez les gens qui composent en procédant selon la voie de la métaphore (*majāz ṭarīqī*).

Le Champion objecta alors d'un ton sarcastique :

— Est-il permis que tu loues la poésie de Luṭfī alors que nous parlons de Sayyid Nasīmī ! Le fait est que la poésie de Sayyid Nasīmī inclut, du point de vue exotérique, un versant métaphorique ; comme elle comporte, du point de vue spirituel, un versant qui touche à la Réalité essentielle.

⁵⁰ Jusqu'à la fin de sa vie Nawā'ī fera de Mawlānā Luṭfī (mort à Hérat en 864/1460) son poète de langue turque préféré. Ce dernier est aujourd'hui considéré comme l'un des plus importants précurseurs de Nawā'ī.

⁵¹ Sayyid Nasīmī (m. 807/1404–5 à Alep) est un autre grand poète de langue turque. Sa poésie inclut de nombreuses louanges à Faḏl-Allāh Astarābādī, le fondateur de la Houroufiyya, et les vers de Nasīmī sont eux-mêmes le lieu de l'expression poétique de la doctrine houroufi. Sa poésie connut une singulière fortune dans les milieux mystiques d'Asie centrale et d'Anatolie.

Il déclama alors le distique cité plus haut, que votre serviteur avait composé ce matin-là. Et lorsqu'il eut dit ces vers d'ouverture, il enchaîna les autres couplets, jusqu'au distique final qui comporte la signature du poète et qui se trouvait à l'origine formulé ainsi :

*Si Nawā'ī éprouve de l'affliction lorsqu'il désire décrire les corps au teint
d'argent,*

*Il n'y a rien de surprenant, car le désir qui n'est pas parvenu à maturité est
source d'affliction⁵²*

Mais il le déclama en remplaçant *Nawā'ī* par *Nasīmī*. Et il est vrai que dans ce couplet le mot *Nasīmī* convenait davantage que le mot *Nawā'ī*. Votre serviteur fut stupéfait. Je portais alors très doucement la main à ma poche et regardai attentivement. Le brouillon que j'avais moi-même composé et glissé dans ma poche se trouvait toujours là. Tout cela ne fit qu'ajouter à ma perplexité et à ma stupéfaction. Le Champion répétait exactement les propos qu'il avait prononcés, avant de déclamer à nouveau les couplets du poème. Votre serviteur, dont la patience était à bout, demanda qu'on lui fasse connaître la nature de cette affaire. Le Champion s'éloigna jusqu'à une certaine distance et fit clairement apparaître qu'il resterait ferme sur ses positions. Plus votre serviteur insistait, plus le Champion persistait dans son attitude. J'en fus réduit à lui demander quand il avait appris ce poème :

— Cela fait maintenant douze ans, me répondit-il, que ce poème a été récité au cours d'un banquet de Babur Mīrzā⁵³, que Dieu lui soit miséricordieux. Il me plut beaucoup à l'époque. Ayant pu le noter, je l'appris par cœur.

C'est ainsi que la journée passa jusqu'au soir où il dut se rendre à son hostellerie.

Il revint le lendemain matin pour exécuter la même prescription médicale. De nouveau la conversation s'engagea, et de nouveau la chose fut évoquée. De nouveau je posai mes questions et pressai mon interlocuteur de me faire savoir quelle était la nature de cette affaire. Cette fois il dit :

— Lorsque j'ai appris ce poème, quelques lutteurs étaient aussi présents. Eux aussi l'avaient appris.

Il demanda alors aux trois ou quatre disciples et lutteurs sarts qui étaient venus avec lui⁵⁴ :

⁵² Ces vers sont traduits du turc. On retrouvera ce poème dans le *Gharā'ib al-ṣiḡhar*, le premier des quatre *dīwān* turcs de Nawā'ī qui forment le *Khazān al-ma'ānī*.

⁵³ Il s'agit là aussi du sultan Abū'l Qasīm Babur.

⁵⁴ Le fait que ces lutteurs soient Sarts n'est pas fortuit : ils ne sont pas censés connaître le turc (le terme « sart » est un équivalent de « persan » à cette époque). Les voir réciter parfaitement un poème en turc est donc particulièrement surprenant pour Nawā'ī.

— Récitez le poème que vous avez appris avec moi !

Ils récitèrent le poème l'un après l'autre d'une manière très fluide⁵⁵. Votre serviteur allait de stupéfaction en stupéfaction. Le Champion insistait sur le fait qu'il ne disait que la vérité, quand bien même il n'y en avait nul besoin. Il fit même venir quelques témoins pour attester de sa bonne foi.

Enfin le tout fut connu : lorsqu'il m'avait malaxé l'épaule, il avait aperçu le papier dans ma poche. Il l'avait sorti tout doucement, l'avait ouvert et avait porté son regard sur son contenu. Il avait découvert que c'était un poème, celui-là même qu'on vient d'évoquer. Il avait posé ce papier ouvert à côté de lui et avait mémorisé ce qui y était inscrit. Puis il l'avait replié et remis dans ma poche. Ce fut à ce moment-là qu'il tint les propos que j'ai rapportés plus haut. Ensuite, lorsqu'il s'était rendu à l'hostellerie le soir, il avait donné comme tâche à ses lutteurs de le laisser leur apprendre, leur enjoignant de le réciter plusieurs fois, tout en faisant preuve de concentration, afin que lorsque viendrait le moment ils le récitent de manière fluide et sans hésitation. Le Champion était coutumier de ce genre de tours de passe-passe et de plaisanteries aussi subtiles que déconcertantes, qui plongent les gens dans la perplexité et laissent leur esprit en proie à la stupéfaction. Quand j'étais à Astarabad, je composais un petit billet qui lui était destiné et dans lequel figurait ce quatrain de ma composition :

Dans la filiation spirituelle (silasila) de la pauvreté ce sont tes instructions qui nous guident (irshād).

Dans le cercle de l'annihilation (dā'ira-yi fanā) c'est toi que nous invoquons continuellement (āwrād).

Matin et soir c'est ton souvenir qui nous tient toujours compagnie.

En d'autres termes, c'est de ton Ni 'matābād⁵⁶ que nous sommes orphelins.⁵⁷

Le Champion avait composé ce quatrain dans le billet qu'il avait rédigé en réponse :

Ô amir⁵⁸, c'est toi le maître et c'est toi qui nous guides !

C'est toi qui occupes sans cesse nos prières et nos mémoires.

Cette ville se porte bien avec toi et nous nous sommes heureux avec toi.

⁵⁵ J'ai ici choisi la leçon de l'édition ouzbèke qui donne *rawān* au lieu de *parrān* (qui est très vraisemblablement une erreur de copie).

⁵⁶ Ni 'matābād, où réside alors le Champion, se situe dans les environs d'Hérat. On peut traduire *Ni 'matābād* par « la ville des dons » ou « prospère grâce aux dons », ce qui explique le jeu de mot dans le poème.

⁵⁷ Ces vers sont traduits du persan.

⁵⁸ Ce « Ô amir » renvoie à Mīr 'Alī Shīr Nawā'ī, puisque *mīr* est la version abrégée d'*amīr*.

*Nous sommes morts, et nous ne sommes plus que les décombres de ton Astarabad.*⁵⁹

Par la suite, grâce à la bienveillance exceptionnelle et à la sincère volonté d'édification du sultan, le seigneur de la conjonction astrale, la carrière du Champion atteignit son apogée. Ce fut à ce point que tout le monde, bonnes et mauvaises gens, s'inclinait devant sa grandeur. Et il le méritait bien. À Ni'matābād, où se situait son hostellerie, près d'une centaine de lutteurs qui travaillaient pour le gouvernement du roi, ainsi que d'autres serviteurs encore plus nombreux, s'étaient placés au service du Champion. Une bonne partie de cette centaine de lutteurs étaient soit des champions, soit des aspirants à ce titre, et il y avait aussi près d'une vingtaine de débutants valeureux et habiles ; tous pratiquaient la lutte dans l'arène et même dans les banquets réservés aux sultans. Il y avait aussi dix ou quinze musiciens, chanteurs et récitants à propos desquels on ne sait pas s'il était arrivé à aucun d'entre eux d'avoir jamais appartenu à cette lignée (*silsila*). En conséquence de quoi, tout était en ordre, chacun adoptait une conduite convenable, et ornements et ustensiles étaient toujours prêts pour être utilisés.

Cela était tel qu'un jour, tout à coup, un des jeunes garçons au service du Champion accourut vers votre serviteur. Il paraissait très troublé. Il me dit que le Champion avait eu une sorte d'attaque que rien ne laissait prévoir ; qu'il avait perdu conscience et qu'il s'était effondré évanoui. Il me disait qu'il m'avait prévenu afin que j'envoie un médecin. J'envoyai sur le champ Mawlānā 'Abd al-Ḥayy⁶⁰ et Mawlānā Nūr al-Dīn qui étaient alors présents, en leur disant de se hâter. Lorsqu'ils parvinrent au chevet du Champion, le Champion avait déjà lui-même résolu de cheminer dans l'autre monde. Après quelques temps, les médecins revinrent pleins de peine et de tristesse. Ils étaient très touchés par la mort du Champion et ils se lamentaient en raison du chagrin qu'ils éprouvaient pour lui. Cette nouvelle fit de l'humeur du sultan, le seigneur de la conjonction astrale, la proie d'un chagrin et d'un trouble peu communs. L'affliction et une tristesse extrême lui arrachèrent des larmes très amères dont la couleur était pareille à celle d'une eau saumâtre. Il pleurait en poussant de bruyants gémissements. Les princes se soumièrent à l'épreuve du deuil exactement de la même façon.

Comptant au nombre de ceux qui forment les piliers de l'État, les grands émirs, les puissants vizirs, ainsi que les personnes de l'entourage royal (*ichki*) à l'autorité bien établie, les beautés à l'agrément si particulier, et les autres gens de la cour qui étaient tous des amis et des soutiens du Champion, se plièrent bien malgré eux à la coutume du deuil et pleurèrent sa

⁵⁹ Ces vers sont traduits du persan.

⁶⁰ On sait que Mawlānā 'Abd al-Ḥayy travaillait dans l'hôpital (*Shifā'iyya*) que Nawā'ī avait fait construire à Hérat.

disparition. En ville, les nobles sayyids, les oulémas importants, les grands cheikhs, les juges de tout premier plan, et tous les citadins, riches ou pauvres, prirent aussi le deuil. Ils changèrent de vêtements, prononcèrent des éloges funèbres et des chronogrammes (*tārīkh*)⁶¹, et s'acquittèrent ainsi de leur dette envers lui. Il faudrait plutôt dire d'ailleurs que chaque personne révélant dans son coin à quel point elle était endeuillée, laissa libre cours à sa douleur et à son abattement. Les poètes aux œuvres pleines de finesse et les individus raffinés aux mœurs délicates qui étaient toujours les compagnons et les amis du Champion, tout comme les personnes qui étaient les dépositaires de la Réalité essentielle (*ḥaqīqat-ma'āb ahlī*) et celles qui recherchaient et s'efforçaient d'acquérir la Méthode et la Voie pour y parvenir (*ṭarīq wa ṭarīqat-iktisāb ahl-i taḥqīq*), autant de gens que le Champion se montrait toujours prompt à servir et à contenter, tous furent affligés et profondément troublés à cause de la tristesse, des pleurs et du deuil. Et les compagnons, les amants, les serviteurs, les amis et tous les autres pauvres et indigents qui gravitaient dans son entourage, poussèrent des cris et des gémissements jusqu'au ciel en témoignage de la violence de leurs lamentations et de leurs plaintes.

Le sultan, le seigneur de la conjonction astrale, fixa le lieu de sépulture du Champion à Ni'matābād, exactement à l'emplacement qui avait été aménagé pour le Champion, et c'est là qu'on l'enterra. Il organisa des célébrations dignes d'un souverain, offrit de somptueuses agapes, et présida au déroulement de la cérémonie funèbre. Disons plutôt qu'il présida au déroulement de la cérémonie funèbre un an après celle de mon vénéré maître, le cheikh al-islam, le refuge des créatures, Mawlānā Nūr al-Dīn 'Abd al-Raḥman Jāmī, que Dieu sanctifie son âme⁶². Le Champion mit ainsi ses pas dans ceux de ce saint homme et donna à voir sa gracieuse allure qui le mena depuis l'étroit défilé de l'annihilation (*fanā*) jusqu'à la vaste roseraie de la surexistence (*baqā*). Ce saint homme⁶³ avait aussi à l'égard du Champion d'innombrables marques d'attention et de non moins nombreux témoignages de gentillesse très spécifiques ; et il avait connu avec lui un nombre inestimable d'états spirituels (*ḥālāt*). Le chronogramme de la mort du Champion eut ceci d'extraordinaire qu'il fut aussi la date du décès de ce saint homme⁶⁴ :

⁶¹ Il s'agit d'un poème dans lequel l'addition de la valeur numérique de certaines lettres indique la date de la mort de la personne pour laquelle ce poème a été composé. On en trouvera un exemple plus bas.

⁶² Le grand poète persan Jāmī (m. 898/1492 à Hérat) a non seulement été un maître spirituel, mais aussi un compagnon de plume dont l'influence a été considérable sur Nawā'ī ; sur la réapparition de la figure de Jāmī à cet endroit du texte, voir mes remarques liminaires.

⁶³ Il s'agit toujours de Jāmī.

⁶⁴ Cette phrase est en fait une indication pour identifier le vers où se loge le chronogramme (cf. note n° 61) à l'intérieur du poème qui suit. « La date du décès de ce vénérable personnage » (Jāmī) renvoie au segment du

*Muḥammad le Champion des sept climats,
Qui ne connaît à son époque ni son pareil ni son égal.
Chef placé à la tête du cercle des gens de la Voie,
Qui s'est détaché et libéré des liens du monde.
Après le pôle du monde, le gnostique de Jām⁶⁵,
Que la Fortune avait consacré comme maître de l'époque,
Il s'est rendu au paradis une année plus tard
Depuis ce vieux monde aux états changeants.
Si quelqu'un demande la date de sa mort,
Je dirai : « un an après celle de mon maître ! ».⁶⁶*

Que Dieu, qu'Il soit Glorifié et Exalté, fasse descendre sur son âme à chaque instant cent chandeliers remplis de lumière et à chaque moment mille flambeaux pareils à la joie de celui qui est exalté ! Et qu'à partir de l'aide provenant de l'âme de ce dernier, Il réalise pour ce malheureux brisé par le chagrin et fatigué par le deuil⁶⁷ les objectifs qu'il a dans ce monde, ainsi que les buts qu'il aura dans le prochain.

*Puisse sa tombe resplendir de lumière jusqu'à la résurrection.
Puisse la miséricorde de Dieu pardonner à son âme.
Puisse son esprit se réjouir dans la prairie du paradis.
Puisse l'eau du Kawthar lui tenir lieu de vin et l'échanson de houri.⁶⁸*

Amen, ô Seigneur des deux mondes.

dernier vers « un an après celle de mon maître », soit en persan *ba`d-i makhdūmī ba-yak-sāl*, dont le décompte numérique des lettres fait bien 899, date qui correspond à celle de la mort du Champion.

⁶⁵ Il s'agit toujours de Jāmī, originaire de la ville de Jām ; il y a bien entendu un jeu sur la confusion entretenue entre le nom propre *Jām* et le nom commun *jām* qui signifie « coupe ».

⁶⁶ Ces vers sont traduits du persan.

⁶⁷ Il s'agit de Nawā`ī.

⁶⁸ Ce quatrain est traduit du turc.